

Daniele Giusti, *I Gaddi da pittori a uomini di governo. Ascesa di una famiglia nella Firenze dei Medici*, Florence, Leo S. Olschki, coll. « Biblioteca Storica Toscana », 2019, XXVI + 233 p.

Cette monographie sur une famille du patriciat florentin de la fin du Moyen Âge mérite, par la richesse des thèmes abordés, d'attirer l'attention des historiens, mais aussi celle des historiens de l'art et des italianistes. Ces derniers profiteront notamment des corrections ultérieures que l'auteur y propose (comme déjà en 2015 dans *Archivio storico italiano*) à l'édition des *Ricordi* de Francesco Gaddi (1441-1504) publiée par Théa Picquet en 2005 (dans *Letteratura italiana antica*). Six tables généalogiques et cinq lettres inédites (1482-1496) enrichissent l'ouvrage. Le travail de Giusti s'inscrit dans la riche et féconde tradition historiographique – retracée dans la présentation de Lorenzo Tanzini (p. V-IX) – qui étudie l'ascension et la décadence de lignages florentins à l'époque de la prééminence politique médicéenne : « la Florence des Médicis » (1434-1494). La trajectoire des Gaddi paraît semblable à celle d'autres ascensions, néanmoins Tanzini souligne l'originalité d'une famille « parfaitement florentine [...] : artistes, amoureux des lettres, marchands, hommes d'État [...] » (p. IX).

Dans l'introduction (p. XI-XXI), Giusti s'attarde sur les différents auteurs qui, du XVI^e au XXI^e siècle, ont écrit l'histoire de la famille Gaddi de Florence, ainsi que sur les principales sources mobilisées et sur l'histoire matérielle mouvementée de l'héritage familial. Face à une tradition élogieuse inaugurée par Giorgio Vasari, la difficile reconstitution des archives et de la bibliothèque familiale semble constituer un obstacle majeur. Malgré les pertes importantes de documentation privée, l'auteur mobilise un nombre important de sources (p. 213-214), profitant du contexte florentin exceptionnel – à l'échelle de l'Italie et de l'Europe – en termes de production et de conservation. D'une part, Giusti a tiré profit des riches sources publiques conservées aux Archives d'État de Florence ; d'autre part, il a centré son analyse autour des deux figures, qui s'imposent tant pour leur « participation politique [...] au gouvernement de Florence au XV^e siècle » (p. XX) que pour l'importance des leurs écrits : le *Priorista* commencé par Angelo di Zanobi Gaddi (1398-1474) et continué par son fils Francesco dès 1478, ainsi que les lettres et les livres de comptes et de souvenirs rédigés par ce dernier.

La première partie de l'étude (p. 1-10) traite des origines de la famille au XIV^e siècle, partant du portrait des trois artistes évoqué par la couverture du livre : le premier personnage documenté, Gaddo, y est entouré par son fils Taddeo († 1366) et son petit-fils Agnolo († 1396). Giusti traite des confusions et des mythes véhiculés par les *Vies* de Vasari (1550), puis des Florentins homonymes mais étrangers à cette famille. En étudiant les premières générations des Gaddi, il identifie les éléments qui accompagneront cette famille tout au long du siècle suivant : tout d'abord, l'attachement à la corporation florentine dont dépendaient les peintres, celle des médecins et des épiciers, y compris de la part de ceux qui pratiquèrent d'autres professions et furent inscrits dans d'autres corporations ; ensuite, l'affinité avec les ordres mendiants florentins ; enfin, la diversification des parcours, ayant entraîné des écarts de richesses entre les différentes branches mais aussi des opportunités d'ascension. C'est par ses activités vénitiennes que le marchand Zanobi di Taddeo († 1400) – dont les lettres à Francesco Datini sont conservées à Prato – fut introduit dans le grand commerce international et dans les affaires d'État, par les services rendus au gouvernement florentin.

La deuxième partie (p. 11-51) est centrée sur Agnolo, fils de Zanobi, d'abord marchand, puis homme d'état, *paterfamilias* et humaniste. L'activité marchande vénitienne, menée avec son frère Taddeo, aurait permis à Agnolo de s'enrichir, de tisser des relations avec Florence et de nombreux centres italiens, d'entrer dans les grâces de Côme de Médicis (en exil à Venise entre 1433 et 1434) et de réaliser un *cursus honorum* florentin inédit pour sa famille. Son élection au priorat (1437) l'aurait conduit à entreprendre la rédaction d'une chronique citadine (le *Priorista*), afin de « communiquer à ses enfants le lien désormais instauré entre les événements privés et publics » (p. 45). En même temps, les sources fiscales permettent de suivre le recensement florentin de ses activités et de ses investissements, secoués par l'expulsion des Florentins de Venise (1451). Sur le plan culturel, Giusti est convaincu que ses activités et ses voyages permirent à Agnolo d'enrichir « la collection de livres entreprise par ses ancêtres » (p. 40) par des volumes prestigieux, renforçant son implication dans le milieu humaniste italien.

Le poids des débats historiographiques sur « la famille de la Renaissance » conduit l'auteur à prendre position en concluant la deuxième partie : le succès des Gaddi, comme celui d'autres familles « nouvelles », viendrait non seulement du soutien médicéen, mais aussi du dynamisme et « d'un intérêt prépondérant de l'individu pour son propre succès », opposés à « la conception d'unité fondée sur le sang » des lignages les plus anciens (p. 51).

Les neuf sections de la troisième et dernière partie constituent l'aboutissement – biographique – de l'ouvrage (« Francesco di Agnolo », p. 53-192), dominé par deux thèmes : l'apprentissage de la diplomatie et la relation au pouvoir médicéen. Dans le second *Quattrocento*, la prépondérance de Rome dans les affaires marchandes d'Agnolo Gaddi aurait entraîné un choix original pour la famille : Francesco étudia le droit et entama une carrière ecclésiastique, dans le but de servir la Curie romaine comme solliciteur de lettres apostoliques. Giusti souligne les compétences marchandes et la proximité de Francesco avec les compagnies de famille, mais ce fut grâce au réseau paternel et à ses activités curiales qu'il élargit en même temps sa bibliothèque humaniste et ses relations, dont celle avec Laurent le Magnifique. Dans l'agitation politique générée par l'assassinat de Julien de Médicis (1478), Francesco Gaddi joua d'abord l'intermédiaire entre la Ligue et Florence, avant d'entrer au service du Magnifique, à travers des magistratures citadines puis en France (auprès de Louis XI et de la banque Médicis de Lyon), à Rome et à Naples. À partir de 1480, son activité diplomatique devint ambiguë, au service tant de la Commune que de Laurent de Médicis en France, auprès du duc de Calabre, à Naples et à Milan, en passant par une brève période au service du pape. Cette complexité se retrouve dans ses relations avec le Magnifique, notamment grâce à l'étude des livres de comptes et de souvenirs de Francesco Gaddi ; ses récriminations financières persistantes auraient justifié sa très grande attention pour la tenue et la conservation de ses écritures comptables ; le *cursus honorum* citadin, la continuation de la tenue du *Priorista* paternel et les missions extérieures lui permirent, enfin, d'inscrire son histoire personnelle au sein de celle de sa ville et de sa famille, dans la tradition de l'humanisme civique florentin. Cet héritage et les acquis personnels lui permirent, même après la rupture avec le Magnifique consommée en 1486, de ne pas se retrouver au ban de la classe dirigeante florentine ; critique, dans ses écrits, des agissements déviants de Pierre de Médicis de 1494, il finit par occuper plusieurs charges importantes sous le régime républicain qui suivit son exil.

Giusti conclut enfin en reprenant le jugement porté par Giorgio Vasari sur les Gaddi du *Trecento* : les choix de Francesco d'Agnolo auraient alors été fondés « sur sa formation culturelle, sur l'expérience et la conscience de son [histoire] familiale

pour obtenir l'exaltation de sa patrie et pour soi-même les honneurs et les profits » (p. 192).

Parmi les nombreux mérites de cette monographie, il faut compter bien évidemment le dialogue (revendiqué à la p. XXII) entre les approches sociale et culturelle ; mais on remarquera aussi l'analyse croisée des nombreuses sources – publiques et privées – qui permettent de saisir les raisons et les implications profondes de la pratique de l'écriture, ainsi que la complexité des personnages étudiés et du groupe – « les Gaddi » – auquel ils appartiennent.

Ilario MOSCA